



**LA VIE DE
MA MERE**

ECRAN TOTAL
28 Février - 12 Mars 2024



Pierre, 33 ans, fleuriste à succès, voit sa vie basculer lorsque sa mère, Judith, fantasque et excessive, débarque dans sa vie après deux ans sans se voir. Pierre n'a qu'une idée, reprendre le cours normal de sa vie, mais rien ne se passe comme prévu. Leurs retrouvailles, aussi inattendues qu'explosives, vont transformer Pierre et Judith à jamais.

Sortie 6 mars 2024 | 1h 43min – distribution KMBO
De Julien Carpentier | Benjamin Garnier
Avec Agnès Jaoui, William Lebghil, Salif Cissé



Julien Carpentier a été formé à l'écriture à La Fabrique C+ par Bruno Gaccio en 2009. Il a participé à l'écriture de nombreuses comédies, fictions, programmes courts, clips et fictions et émissions télévisées. Ses courts-métrages ont tous été primés en festivals. **La vie de ma mère est son premier long-métrage. Il s'est associé pour le scénario à Benjamin Garnier**

Le film : ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR (dossier de presse KMBO)

A quand date la première idée de *La vie de ma mère* ? Cela fera dix ans quand le film sortira. J'ai d'abord eu l'idée d'un court-métrage, l'histoire d'un type qui reçoit un coup de téléphone de sa grand-mère lui disant que sa mère est là et qu'il doit quitter précipitamment son travail. Ce qui est à peu près le début du film aujourd'hui... J'ai écrit un script d'une vingtaine de pages et je voulais absolument que ce soit Agnès Jaoui qui joue la mère. Je ne réfléchis pas trop et je vais la voir au théâtre, dans la foulée. À la fin, je parlemente pour aller dans les loges et j'arrive à lui donner le scénario avec une petite note d'intention. Quinze jours plus tard, je reçois un mot d'Agnès, me disant qu'elle a adoré le projet, l'écriture, mais qu'elle ne joue pas dans les courts métrages, faute de temps. Je lui demande si elle pourrait être intéressée par le projet si c'était un long métrage, chose à laquelle je n'avais pas du tout pensé jusque-là. Et elle me dit qu'elle adorerait...



Pourquoi « absolument » Agnès Jaoui ? Au-delà de son talent, il y a une histoire qui vient de plus loin : depuis que j'ai dix ans, je dis que j'ai le désir d'être scénariste et réalisateur et la seule chose qui me connecte au cinéma, c'est le nom de jeune fille de ma mère, qui est Jaoui. Il y a peut-être un cousinage lointain puisqu'elles sont toutes les deux originaires du même quartier de Tunis... Du coup, même si je ne suis qu'un gamin à l'époque et que leurs films s'adressent sans doute à un public plus adulte, je suis le travail d'Agnès et de Jean-Pierre Bacri. J'avais envie de travailler avec elle un jour et, comme je suis d'une nature tenace, je me suis dit que ce n'était pas impossible !

Quel a été le point de départ de l'écriture ? J'avais reçu d'un auteur ce conseil basique : « Écris sur ce que tu connais ». Ça a fait son chemin, et ça continue à faire son chemin d'ailleurs ! Le film s'appuie donc sur une partie de mon histoire familiale, la maladie de ma mère, qui souffre de la même pathologie que le personnage de Judith. Au départ, je remarque que j'aime les films qui traitent d'une urgence, d'un moment critique, d'un point de bascule dans une vie. Par exemple, le court métrage de Xavier Legrand, Avant que de tout perdre - qui a ensuite donné naissance à Jusqu'à la garde et qui raconte ce moment où cette femme décide de quitter le foyer, d'échapper à son mari -, m'avait beaucoup impressionné. Le diagnostic de Judith et celui de votre mère sont identiques ? Oui, elles sont toutes les deux

bipolaires. C'est une pathologie qui a plusieurs degrés de gravité ; l'étape la plus importante, c'est sans doute de la diagnostiquer. Il y a des régulateurs de l'humeur qui permettent de vivre une vie normale, mais les événements de l'existence ont évidemment un impact également. Si la personne n'est pas bien suivie ou prend mal son traitement, l'état se dégrade. À travers le personnage de Judith, je raconte ce qu'est cette maladie : le manque de sommeil, l'alcool, l'hypersexualité, l'énergie débordante, les vêtements voyants, tout cela constitue des signaux pour l'entourage. Au contact d'une proche malade, l'entourage développe une forme d'hypervigilance. Par exemple, quand je voyais que ma mère postait quelque chose sur Facebook à une heure tardive, cela signifiait qu'elle ne dormait pas et qu'il fallait la surveiller.

Vous avez vécu les situations que vivent vos personnages ? Non, ma mère ne s'est jamais échappée comme Judith dans le film, mais j'ai dû la faire hospitaliser en centre psychiatrique à de nombreuses reprises. C'étaient des moments très difficiles où j'étais tiraillé entre plusieurs émotions. Je le faisais avant tout pour son bien, mais je le faisais aussi pour moi... À la différence de Pierre, le fils de Judith, il se trouve que j'ai des frères et sœurs : on a créé un socle hyper important, on peut compter les uns sur les autres pour prendre le relais.

L'écriture était thérapeutique ? Je ne me suis pas vraiment posé la question. Jusqu'au moment où j'ai incorporé au scénario des souvenirs authentiques. Il y a dans le film des mots, des moments et des chansons qui évoquent des souvenirs brutaux, voire traumatisants. Mais en les réécrivant et en voyant ces épisodes de ma vie réinterprétés, j'ai pu prendre de la distance. Jusqu'à ce que ces souvenirs deviennent petit à petit plus agréables. J'ai compris que le film dans sa globalité m'aidait à observer cette histoire avec des yeux d'adultes.

Vous avez dit à votre mère que vous écriviez sur elle ? : J'ai essayé de la garder à distance le plus longtemps possible. Elle l'a su, bien sûr, parce que je faisais lire des versions de l'histoire à mes frères et sœurs. Mais on ne la lui a jamais racontée précisément. Je ne voulais pas qu'elle prenne le film pour elle ou qu'elle s'imagine que j'écrivais une histoire « à charge ». Dans ma vie, les périodes d'hospitalisation de ma mère étaient difficiles à vivre et, quand j'étais enfant, compliquées à appréhender et à expliquer à mon entourage. Et pourtant je n'avais pas non plus envie que mes potes viennent à la maison quand ma mère y était ; eux, ils la trouvaient cool et marrante, moi beaucoup moins... Ma mère, qui est stable

depuis plus d'un an, était, bien sûr, pressée et angoissée de voir le film et, à l'issue de la projection, elle m'a dit : « Merci de ne pas avoir tout dit. » Elle a ajouté : « Je comprends nos engueulades. » Ce qui est très poignant dans le personnage de Judith, c'est sa lucidité sur sa maladie... Quand ils se disputent dans le cimetière, j'ai fait dire à Judith une phrase qui est très importante pour moi : « Je ne fais pas exprès d'être comme ça. » Toute ma vie, cette phrase a résonné comme une sorte d'échec et mat... OK, mais du coup, quoi ? Je n'ai pas le droit de le vivre mal, je n'ai pas le droit d'être contrarié parce que tu ne le fais pas exprès ? On est complètement démuni face à une phrase pareille et cela peut provoquer de la colère.

Que connaissait Agnès Jaoui de cette maladie ? Cela reste un tabou, mais je crois qu'en réalité beaucoup de gens ont des proches ou des connaissances qui souffrent de cette maladie. Et je sais que c'est aussi son cas. Ce que j'aimerais au plus profond de moi, c'est que le film libère une parole, qu'il permette d'assainir les relations entre souffrants et aidants. Agnès est une artiste complète, une artiste au sens noble du terme : elle écrit, elle réalise, elle joue, elle chante, etc. Je voulais profiter de toute sa créativité. Plus Judith a exprimé sans retenue ses sentiments, plus Pierre, son fils, s'est barricadé en lui-même... Oui, la survie, c'est de se refermer. Essayer d'être le moins perméable. Pierre s'est réfugié dans son travail, il a bourré son emploi du temps pour ne pas avoir l'opportunité de penser à autre chose.

Je fais pareil : quand je suis dans une urgence professionnelle, je réussis à faire abstraction de certaines réalités difficiles.

Pourquoi avoir fait de Pierre un fleuriste ? Je voulais un métier qui permette de voir que Pierre excelle dans la partie commerciale, terre-à-terre, de son activité, mais qu'il en a oublié la dimension esthétique, poétique. C'est à l'image de sa vie, il s'est un peu coupé de la poésie. J'aimais aussi ce que cela pouvait raconter en termes de transmission. *Le parcours que Pierre va effectuer, c'est de ne plus voir les fleurs comme une simple transaction mais aussi comme un langage. Le film s'achève sur un bouquet.* Il a commencé symboliquement de nuit par Pierre seul dans sa voiture en train de dormir ; la dernière scène est lumineuse, avec de la vie, de la joie et ce bouquet qui enveloppe les personnages. Entre-temps, Pierre a tendu la main à sa mère pour l'aider à gravir la dune de sable... Oui, c'est une image très symbolique pour moi, qui raconte quasiment tout le film : il monte, il voit qu'elle a besoin d'aide et il lui tend la main pour qu'ils continuent l'ascension ensemble. Les voilà au sommet, face à un coucher de soleil qui annonce la fin d'un jour mais aussi le début d'un autre. Tout est encore possible...



On a tourné cette scène sur la dune de Biscarrosse : j'avais écrit le film pour qu'il se déroule dans le Sud-Ouest parce que dans cette région, il

suffit de quelques kilomètres pour quitter un univers très urbain, traverser des forêts, et se retrouver face à la mer. Autre moment-clé du film, en termes d'émotion, la scène du karaoké, autour de la chanson de Julien Clerc, Fais-moi une place... Cette chanson appartient à un répertoire de la variété française qui parle à toutes les générations. J'avais envie que mère et fils se servent du biais de la chanson pour se dire des choses qu'ils ne parviennent pas exprimer. C'est le moment où Pierre commence à baisser la garde. Le moment où il change son regard, et commence à se décaler de quelques degrés pour s'ouvrir à l'amour, au sens large du terme : l'amour pour sa mère, pour Lisa, mais aussi l'amour de son métier.

Comment avez-vous travaillé l'opposition entre l'exubérance d'Agnès Jaoui et le calme apparent de William Lebghil ? William est quelqu'un de très profond, très intense, très sensible. Il possède à la fois un vrai timing de comédie et une grande intensité dramatique. Il a beaucoup travaillé avant le tournage pour faire de Pierre ce personnage taiseux, qui a passé sa vie à encaisser, et qui sait naviguer en pleine tempête. Il sait gérer. Il est sur ses appuis, prêt à affronter les événements. On a travaillé sur son assise physique : les cheveux plus courts, le regard un peu plus sombre, et ce blouson en cuir qui lui donne une certaine stature. Il est prêt à recevoir des bourrasques ! Et, petit à petit, au fil de son parcours, son humour un peu destructeur passe du cynisme au partage. Judith est quelqu'un de très drôle. Même si Pierre la trouve souvent insupportable, elle lui a transmis un regard sur le monde qui ne manque pas de drôlerie. Petit à petit, ils réapprennent à rire ensemble, comme quand ils sont couchés dans l'herbe et observent les étoiles. Un des moments savoureux du film, c'est quand Pierre demande de l'herbe aux jeunes qu'il croise dans un café... Entre jeunes, il y a beaucoup de solidarité, d'entraide dans les quartiers. Ce n'est pas exactement ce qu'on nous montre ou ce qu'on nous raconte le plus souvent, mais c'est pourtant la réalité.

Pierre a besoin d'aide pour sa mère, et les jeunes savent ce que ça veut dire de filer un coup de main à une mère. Ce que je souhaitais exprimer par cette scène, c'est que quand tu te présentes face aux gens et que tu as une démarche honnête et sincère, rien ne peut t'arriver, tu es imparable. C'est la première fois que Pierre explique ce qui se passe face à des gens qu'il ne connaît pas, qui sont un peu craintifs. Il se met à poil et, d'un seul coup, tout s'ouvre.



William Lebghil (Pierre) et Agnès Jaoui (Judith)

Parmi les seconds rôles, on remarque Salif Cissé (Ibou dans le film) avec qui vous avez déjà travaillé, par exemple dans la mini-série Couronnes...

Salif, c'est un peu ma muse. Il est à la fois hyper puissant et très doux, c'est quelqu'un qu'on a envie d'aimer immédiatement. Il avait l'un des rôles principaux dans À l'abordage de Guillaume Brac et on l'a vu récemment dans L'Amour et les forêts, de Valérie Donzelli. La relation entre Pierre et Ibrahim me tenait à cœur. Il fallait un mélange de relation hiérarchique induite par l'autorité naturelle de Pierre, mais aussi une intimité dans laquelle passent de l'affection, de la tendresse. Ni trop pro, ni trop potes : j'aime bien l'équilibre qu'on a trouvé.



Salif Cissé



Alison Wheeler

Et Alison Wheeler (Lisa dans le film) ? J'adore sa personnalité. Je la trouve très inspirante. On a beaucoup parlé de notre amour respectif pour les comédies romantiques, et de ces non-dits qu'on y trouve parfois, où il faut reconstituer le passé commun des personnages. Souvent à travers l'humour. On avait très envie que la relation entre Lisa et Pierre raconte quelque chose de très contemporain dans les rapports hommes femmes.



Agnès Jaoui actrice fétiche pour le réalisateur : née le 19 octobre 1964 à Antony, elle est tout à la fois : actrice, scénariste, réalisatrice, dramaturge et chanteuse française.

Qu'apporte la musique, selon vous ? De la légèreté ? Elle est signée Dom La Nena, une violoncelliste d'origine brésilienne qui vit en France. J'ai écouté son dernier album avant qu'il ne sorte, je l'ai trouvé très profond et très cinématographique, avec des passages bouleversants. Il y a des

scènes assez intenses et il fallait un peu rompre l'ambiance, faire un pas de côté, une petite valse, à l'image de cette relation où, parfois, il y a de la tendresse dans la colère, de l'humour dans la tristesse. Dom La Nena a compris cela à merveille et le film s'achève par une chanson qu'elle a composée et qu'interprète Agnès. Un autre bouquet final.

Au festival d'Angoulême en 2023 : Télérama « *Le public, partage notre avis, octroyant son prix à l'un de nos coups de cœur : La Vie de ma mère, de Julien Carpentier (sortie le 6 mars 2024), ou la chronique d'un fils ne sachant plus que faire de sa mère bipolaire, échappée de son établissement psychiatrique. Une histoire d'amour fou dans tous les sens du terme que ce premier long métrage où Agnès Jaoui, maquillée comme une voiture volée, agitée, violente et tendre, bouffe l'écran, laissant, pourtant, la vedette à un William Lebghil étonnant de pudeur et de rage rentrée. On apprécie le comique lunaire de ce comédien depuis un bon bout de temps – de Première Année, de Thomas Lilti (2018) à Grand Paris, de Martin Jauvat (2022), en passant par Yves, de Benoît Forgeard (2019). Grâce à l'acuité de Julien Carpentier, le voilà en passe d'imposer sa prestance dramatique. »*